

Poésie de béton. *Repères* de Karoline Georges

Jonathan Lamy

Number 121, Fall 2015

Pauvreté, dépouillement, dénuement

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79348ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamy, J. (2015). Poésie de béton. *Repères* de Karoline Georges. *Inter*, (121), 52–53.

POÉSIE DE BÉTON

Repères de Karoline Georges

► JONATHAN LAMY

Avec *Repères*, Karoline Georges décline une nouvelle forme de poésie urbaine : l'inscription de courtes phrases sur différents bâtiments qu'elle montre sous forme de séquences vidéographiques. Présentée à La Bande Vidéo du 21 mars au 26 avril 2015, dans le cadre du Mois de la poésie, l'exposition fait une synthèse du projet amorcé en 2011 par l'artiste et écrivaine multidisciplinaire. Elle y réinvente le paysage urbain avec des plans fixes tournés à Montréal, à Vancouver, à Toronto, à New York, à Amsterdam, à Paris, à Londres, à Berlin et à Hambourg, offrant un tour du monde fait de 61 séquences d'environ 20 secondes. Chacun des tableaux en noir et blanc ajoute au paysage un énoncé poétique qui donne une tout autre résonance à la trame urbaine représentée. Les repères habituellement utilisés s'estompent, alors que les mots ajoutés forment de nouvelles balises, qui ne servent plus tant à se situer dans l'espace qu'à le transfigurer.

Ces mots, inscrits sur un mur de pierre ou une structure de béton, ont-ils été tracés sur place au pochoir ou bien ajoutés au montage ? Il peut être ardu de trancher, et l'artiste entretient l'ambiguïté à ce sujet, que ce soit dans la description du projet utilisée par l'espace d'exposition, où l'on parle d'un « flou entre la réalité et la fiction », ou encore en entrevue¹. Certains endroits cependant semblent difficilement accessibles pour y faire du lettrage. Mais, s'il y a surimpression numérique, le procédé est très habile et pour ainsi dire invisible, tant les lettres s'intègrent habilement aux paysages, même lorsque la perspective s'étire dans les plans filmés en grand angle. Peu importe qu'il s'agisse d'archives d'interventions, ou de compositions vidéo, ou encore d'une alternance des deux, le statut de ces images demeure le même : ce sont des canevas urbains sur lesquels ont été installés des fragments poétiques. On pourrait ainsi qualifier ces segments de vidéopoèmes².

Dans les séquences tournées dans les villes canadiennes tout particulièrement, ces « repères » nous montrent des friches industrielles à l'urbanisme souvent horrible. Il s'installe néanmoins une tension dans chaque plan, instaurée par les lignes de force des environnements ainsi que le dialogue entre le texte et l'image. Le discours jure avec les lieux, mais c'est justement dans ce décalage – subtil comme le sont les inscriptions – que réside la fascination que ces segments exercent sur le regardeur. On y sent suffisamment le temps passer pour qu'il s'arrête momentanément. Chaque énoncé poétique devient le mantra d'une séquence méditative. Ainsi, il ne s'agit pas de jalons physiques pour une déambulation, mais de « repères de conscientisation »³ pour un arrêt sur image, une pause dans le paysage.





Ces séquences nous donnent le point de vue d'un « JE / TÉMOIN OUVERT », comme on le lit à Berlin. Le sujet pose sa caméra sur un trépied l'espace d'un instant qui nous est ensuite offert. « JE SINGULARISE L'ÊTRE », a-t-on ajouté au tissu urbain de Vancouver. Le long des plans fixes, on suit parfois le lent mouvement d'un train ou le tracé furtif d'un oiseau. Karoline Georges compose des lieux pour la pensée, d'improbables espaces de méditation poétique, d'étranges sanctuaires à ciel ouvert où le sublime surgit du ciment comme une fleur du bitume. Il s'agit de « RAFFINER L'ÊTRE JUSQU'AU PROCESSUS CRÉATIF », comme il est écrit à Toronto, « JUSQU'À LA SUBLIMATION INTÉGRALE », précise-t-on à Hambourg.

Au fil des séquences, le projet, qui s'est échelonné sur quatre ans, se transforme quelque peu. Après la grisaille bitumineuse dominant les premiers plans, la présence humaine se fait de plus en plus grande. Ce ne sont plus des voitures qui défilent, mais des passants, alors que l'architecture plus ancienne des cités européennes prend le dessus. La densité de certaines villes y est certainement pour quelque chose, mais on sent que la caméra ne s'intéresse plus tant aux bâtiments qu'aux personnes, à leurs déplacements et inscriptions dans les lieux, ce que Michel de Certeau, dans *L'invention du quotidien*, nomme justement des

« énonciations piétonnières ». Il ne s'agit plus simplement d'un regard face à l'urbanité, tel un atome isolé, mais d'une présence humaine parmi d'autres présences humaines, ce qui culmine avec la séquence tournée durant une manifestation gigantesque à New York⁴. Le regard devient dès lors relation, et le sujet ne fait plus face au béton, mais se moule à la foule.

À mesure que les plans fixes s'accumulent dans ce tour du monde poétique qui n'a rien de touristique, quelque chose comme une polyphonie s'installe. Les phrases semblent émaner tantôt de l'artiste, tantôt des passants, tantôt des bâtiments, comme si les murs avaient la parole. Il se dégage par moments l'impression que les phrases sont en fait des propos qui se croisent. L'image devient poème. Si la poésie est partout, comme on le répète parfois, on ne prend que rarement conscience des lieux de manière active et on donne encore plus rarement une véritable conscience à ces lieux. Avec *Repères*, l'auteur du recueil de poèmes *L'individualiste* et du roman *Sous béton*⁵, pour ne nommer que ces deux titres, parvient à transcender la dimension fonctionnelle des villes. Les paysages augmentés de poésie de Karoline Georges érigent des endroits de recueillement à partir d'espaces urbains que l'on emprunte sans nécessairement nouer avec eux de relations affectives. ◀

Notes

- 1 Cf. *L'aérospatial* [en ligne], CKRL, 7 avril 2015, www.laerospatial.wordpress.com/2015/04/09/podcast-laerospatial-emission-du-7-avril-2015.
- 2 Un extrait de *Repères* a été présenté lors de la projection *Panorama actuel de la vidéopoésie au Québec*, le 29 mai 2015 à la Cinémathèque québécoise.
- 3 Karoline Georges, entrevue à *L'aérospatial*, *op. cit.*
- 4 La People's Climate March, le 21 septembre 2014, aurait réuni 300 000 personnes.
- 5 Respectivement publiés chez Maelström à Bruxelles en 2006 et Alto à Montréal en 2011, qui a également fait paraître son plus récent livre, *Variations endogènes*, en 2014.

Jonathan Lamy est chercheur postdoctoral au Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions (CELAT). Ses recherches portent sur l'art performance, l'amérindianité et la littérature québécoise. Il a publié deux livres de poésie aux Éditions du Noroît : *Le vertige dans la bouche* et *Je t'en prie*. Il entretient également une pratique en performance où il conjugue la poésie sonore, la poésie action et l'intervention dans l'espace public.

